

CYRIAC GUILLARD



SOMBRE
MIROIR DE L'ÂME



Cyriac Guillard

Sombre miroir de l'âme

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8588-5

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Quand on passe les bornes,
Il n'y a plus de limites.*

Alfred Jarry

*A Arthur, mon fils,
dont le sourire inonde de lumière
chacune de mes journées.*

1

Le vent cinglant cognait de manière continue aux carreaux. La chaleur électrique de mon appartement était véritablement agréable. Un verre de *Talisker* posé sur l'accoudoir de mon canapé en cuir. Je goûtai au plaisir du temps qui s'écoule lentement dans l'automne pluvieux. La voix chaude de Souad Massi amenait un petit air de soleil oriental qui manquait cruellement en cette période.

Mon existence avait été complètement bousculée depuis ces dernières années. Promis à une brillante carrière dans la Police Nationale, j'avais fini par démissionner à l'issue d'une affaire criminelle et de mauvaises circonstances. Par solidarité, ma partenaire Diane Larrot m'avait accompagné, laissant le groupe nuit de la deuxième division de police judiciaire orphelin de deux de ses éléments.

Malgré son envie de me trouver un travail dans la sécurité afin de vivre normalement, j'avais choisi une autre voie. Je veux des enfants et un homme à la maison m'assenait-elle continuellement alors que nous vivions au jour le jour.

Par peur de l'engagement, je vivais dans un lieu séparé et la rejoignais de temps en temps mais uniquement pour le sexe et le combat contre la solitude.

Nos amis savaient que nous étions faits l'un pour l'autre, mais je ne voulais pas m'engager et j'avais peur de perdre cette spontanéité qui nous caractérisait lors de nos fréquentes rencontres. Elle aspirait à devenir une famille lambda – horaires fixes, pantoufles, télévision, promenade au parc le dimanche –. Cette vie n'était pas pour moi.

Mon ancien patron, le commissaire Bertillon avait poussé les barrières administratives et réduit les délais obligatoires pour que je puisse exercer cette nouvelle profession.

J'étais devenu détective privé.

Cet appartement dans lequel je dégustai mon breuvage préféré était également le siège de mon agence de détectives privés qui comptait deux membres : Diane et moi.

J'avais toujours besoin d'un dérivatif à la perte d'adrénaline propre à la traque de criminels. Ce métier pourrait éventuellement me le procurer. Avec parcimonie.

J'avais besoin de retrouver l'instinct de chasseur. Le besoin de traquer.

Même si durant tous ces mois d'exercice, j'attendais de connaître le frisson d'une grosse affaire. Cette grosse affaire qui raviverait mes anciennes sensations.

La porte d'entrée grinça alors que je changeai la musique. Prince allait me poursuivre toute la nuit.

Diane posa deux sacs sur la table alors que « girls and boys » commençait.

– Alors, ta journée ?

– Rien de mirobolant. J’ai suivi le soi-disant mari infidèle jusqu’à l’hôtel première classe de la porte de Vanves. D’après le mec derrière le comptoir, il vient souvent.

– Elle va adorer ta Ginette, se moqua-t-elle. Tu as du jus d’orange ?

J’acquiesçai en lui désignant l’une des portes du buffet.

– Et toi ?

– J’ai glandouillé. J’ai eu ma mère. Elle nous attend pour le réveillon et cette fois tu n’y échapperas pas.

– Ouais, grommelai-je.

Diane se servit un grand verre de jus d’orange. Elle baissa le son de la chaîne.

– Tu écoutes toujours cette merde ?

– Avant que tu arrives, généralement !

– Tu as l’air de mauvaise humeur, non ?

Je me levai de mon siège et m’avançai vers elle. Je la serrai contre moi et l’embrassai dans le cou.

– Non. C’est juste une impression.

Elle se laissa aller contre moi.

La plupart du temps, Diane et moi nous comportons comme un véritable couple. Nous dinions ensemble, sortions ensemble et vivions ensemble les trois quart du temps mais parfois j’avais besoin de me sentir seul.

J’avais une vie de patachon, m’avait dit un jour un commandant. Je trouvais exclusivement la sève de

mon existence dès la nuit venue, mais je n'étais pas un loup-garou. Une excitation intense s'emparait de mon corps et de mon âme.

La nuit dans ce quartier, tous les chats sont gris.
Et tout est permis.

Le restaurant était complet. Avant chaque sortie en solo, notre cérémonial était toujours le même. Je l'invitai chez Hector, un ami restaurateur de Saint Germain des prés. Il bichonnait Diane et nous servait chaque plat personnellement. Un vrai délice.

Le seul moyen de me faire pardonner avant d'aller chasser toute la nuit dans les boîtes de Pigalle. Fréquenter les personnes qui m'accompagnaient déjà lors de mes années police me stabilisait même si Diane en souffrait de plus en plus.

J'en avais besoin.

Les étoiles éclairaient le ciel noir d'automne. Diane avait un peu bu. Et se soutenait à mon bras. Elle fredonnait une chanson d'Obispo, son chanteur préféré. Elle m'embrassa dans le cou en me susurrant quelque chose que je ne comprenais pas. Nous croisâmes un couple d'une quarantaine années qui marchait à plus de deux mètres l'un de l'autre. La femme nous dévisagea avec envie.

– Où vas-tu aller ? bégaya-t-elle.

– Chez toi.

Elle scruta mon visage cherchant la pointe d'ironie mais j'étais sérieux.

Je n'avais plus envie de sortir.

2

Le Taxi nous déposa devant l'immeuble où habitait Diane. Quelques gouttes de pluie surgirent du ciel étoilé. La lune, pleine, nous souriait. Diane paya et ouvrit la portière. Elle s'extirpa. Je la suivis. Nous étions au 19 avenue de Flandres. Elle composa le code et le clic de l'ouverture se fit entendre. Elle poussa la lourde porte vitrée et m'invita à rentrer le premier.

– A toi l'honneur, mon chéri ? murmura-t-elle à mon oreille.

Elle caressa mon fessier et m'enserra. Elle m'embrassa sur la joue en me tirant le bras.

– Une belle soirée s'annonce.

Nous grimpâmes les marches quatre à quatre jusqu'au troisième étage. Devant la porte 31, elle chercha sa clé dans son sac à main. Au bout de quelques minutes, elle ouvrit enfin la porte d'entrée de son chez elle.

– Un whisky ? me demanda-t-elle en connaissant la réponse.

Elle remplit à moitié un verre de son *laphroaig* qu'elle gardait uniquement pour moi, puis me le tendit.

– Je peux mettre de la musique ?

– Bien sûr, fouille sous la chaîne. Je vais me changer.

Elle disparut rapidement. Je me dirigeai vers sa discothèque. Beaucoup de chansons françaises et peu d'anglo-saxons. Nous n'avions pas de goûts communs en ce qui concernait la musique, mais je dégottai un vieil album de Bob Dylan.

Mon verre était pratiquement vide lorsqu'elle apparut de nouveau dans le salon. La vision qui s'offrait à moi était divine. Diane avait quitté sa tenue de soirée pour un déshabillé de soie noire. Elle était sublime. Son regard mutin éclairait son visage.

– Ça te plaît ?

– Il faudrait être difficile. Tu es superbe.

– Merci.

Elle dénoua les lacets laissant apparaître un ensemble de sous-vêtements de couleur noire transparents. Son soutien-gorge moulait sa poitrine.

Je m'extirpai du canapé et Bob entama *Abandoned love*. Je m'approchai de Diane et l'embrassai avec fougue sur la bouche. Mes mains dégrafèrent son haut, libérant ses seins. Je goûtai le fruit défendu, insistant sur le téton gauche. Mes mains s'attardèrent sur le moindre grain de sa peau. L'excitation montait. Je la poussai sur le canapé et lui enlevai son petit string. Son sexe s'ouvrait devant moi.

Ma bouche se colla contre ses lèvres humides. Ma langue fouillant son intimité. Je l'entendis glousser de

plaisir. Elle serra ses cuisses contre mon visage et s'agrippa à mes cheveux. Son plaisir montait. Mon sexe aussi grossissait.

J'avais envie d'elle.

Je déboutonnai mon pantalon et sortit mon engin. Je me redressai et me délesta de mes vêtements.

Diane attrapa mon sexe et me masturba lentement. Finalement, elle me dirigea vers l'entrée de son minou. Je glissai jusqu'au fond.

Le plaisir intense s'empara de tout mon être. Plusieurs minutes plus tard, elle gémit de nouveau.

Bob ne chantait plus depuis longtemps.

Elle me bascula sur la moquette et me chevaucha.

La nuit avait recouvert la ville et la pluie redoublait de puissance. On était vraiment bien au chaud. Diane sortit de la douche. Elle sentait l'iode.

– Un café ? demanda-t-elle en se pelotonnant contre moi.

– Oui, je veux bien.

– On est bien ensemble, non ?

Je ne répondis pas immédiatement. Cette question à double tranchant m'obligeait à la prudence. Oui nous étions bien. Mais pas pour vivre ensemble tous les jours et pourtant Dieu savait que je l'aimais.

– Oui, nous sommes bien ensemble ! finis-je par dire.

Elle s'éclipsa vers la cuisine. Je l'entendis s'occuper de la cafetière. Quelques minutes plus tard, elle revint à nouveau portant un plateau avec des tasses et des gâteaux.

Le repas du guerrier.

A peine assis, la sonnerie du téléphone emplît le silence de la pièce. Personne n'avait songé à remettre la musique. Diane se leva.

– Allô ?

– Bonsoir ma belle. Sam est avec toi ?

– Oui, Jacques. Je te le passe.

Elle marcha vers moi le combiné à la main. Je le portai à mon oreille.

– Salut Jacques. Comment ça va ? demandai-je.

– Bien merci.

– Que me vaut cet appel ?

– Il n'est que minuit. Une sortie entre hommes te tenterait-elle ?

– J'avais décidé de passer la nuit chez Diane, répliquai-je en regardant mon amante.

Elle acquiesça, m'indiquant qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ma sortie.

– Tant pis, dit-il.

– Attends. Diane est d'accord. Je te rejoins chez toi ?

Il confirma et raccrocha.

Diane débarrassa la table du salon et m'embrassa.

– Amuse-toi bien. Je vais me coucher.

3

Quiberon se situe au bout de la presqu'île du même nom. Une station balnéaire dont la population est multipliée par dix pendant la saison estivale. Germaine Kerlahec avait toujours vécu ici. De la maternelle jusqu'au brevet, elle avait fréquenté toutes les écoles du village, jusqu'à l'université à Lorient. Des études supérieures en droit. Elle ne sera jamais avocate, mais elle y rencontrera son mari.

Le temps était encore doux pour une fin octobre et le vent qui généralement énervait la côte sauvage à cette époque se trouvait curieusement absent.

Germaine, elle, respirait enfin ! La saison était complètement terminée. Le travail harassant lui pesait de plus en plus. Elle ne possédait aucune minute de répit, de mai à septembre et les touristes de plus en plus exigeants, lui demandaient souvent l'impossible. La retraite approchait et serait vraiment méritée.

Elle allait avoir 63 ans dans deux mois. Encore une saison estivale et elle ferait valoir ses droits. Si le travail ne l'usait pas définitivement.

Depuis plus de trente ans, elle tenait la brasserie de la place Hoche, avec son mari d'abord puis son fils à la mort de celui-ci depuis un peu plus de sept ans. Lui aussi, son travail l'avait épuisé. Il avait fait un infarctus un soir dans la cuisine du restaurant. Germaine y repensait de temps en temps surtout avant le coup de feu de la saison.

Elle repensa à cette magnifique cérémonie d'enterrement conduite par le Père Le Calvez. Toute la commune avait été présente ce jour-là. Des larmes coulaient sur la joue de Germaine. Le souvenir restait vivace en elle, malgré les années qui s'écoulaient.

Elle leva les yeux sur le ciel. Des nuages au loin paraissaient menaçants. Par mesure de précaution, elle enfila son K-way. Tous les vendredi, elle allait courir sur la côte sauvage. Rite immuable mis en place depuis plus de 20 ans quand le poids des ans commençait un peu plus à se faire sentir. Elle voulait conserver sa ligne. Germaine Kerlahec était une femme sur laquelle les hommes se retournaient malgré son âge avancé. Elle était de petite taille, mais se trouvait bien proportionnée avec une poitrine généreuse qui avait d'ailleurs contribué à son succès lorsqu'elle était jeune.

Elle ferma la porte principale de sa maison, une bâtisse que son mari avait rénovée après l'avoir reçu en héritage de son père un ancien pêcheur, située un peu en retrait de la côte dans le village de Kerné. Elle aimait ce quartier composé d'une vingtaine de petites maisons où le calme régnait toute l'année même pendant la saison estivale. Depuis la mort de son mari, elle ne vivait plus qu'au rez-de-chaussée et maintenant que les enfants résidaient ailleurs, les chambres du premier étage ne servaient que très rarement. Germaine

songea à ses petits-enfants, Aymeric et Erwan. Ils avaient grandi tellement rapidement qu'elle n'avait même pas remarqué leur entrée au collège.

Avant de partir, elle cacha la clé dans le pot de géranium d'un rouge magnifique qui surplombait l'escalier de l'entrée et descendit les quatre marches. Elle prit la direction du camping de Kerné. Elle dépassa l'aire de repos réservée aux camping-cars, puis traversa la route de la côte sauvage pour courir sur le sentier longeant la mer. Généralement, elle parcourt ce chemin jusqu'à Port Stang, puis emprunte la départementale pendant une centaine de mètres, foule la rue d'Anjou puis tourne à gauche jusqu'au village de Kerniscob qu'elle traverse entièrement, continuant tout droit jusqu'à son point de départ. Environ sept kilomètres qui lui font évacuer ses tracas et autres trop-pleins de la vie. Mais aujourd'hui, rien ne se passerait comme prévu.

Rien du tout.

Après avoir dépassé port Guibello, Germaine suivit le chemin longeant les rochers. A hauteur de la pointe de Kervihan, elle aperçut en contrebas une masse étendue sur le ventre. Stoppant immédiatement son cheminement, elle progressa au plus près. En s'approchant, elle comprit qu'il s'agissait d'un corps. Aucun doute.

Et si cette femme était encore en vie.

Germaine entama la descente, se prit les pieds dans un des rochers mais parvint à se reprendre. Elle comprit ce que ressentaient les personnes qui lui parlaient de l'attrance de la mer. Elle lui tendait les bras. Elle le sentait.

Elle saisit tout de suite l'ampleur de sa découverte. Cela allait bouleverser sa journée et restera à jamais gravé dans son esprit. A jamais.

Germaine se rapprocha au plus près du corps. Elle glissa sa main sur le cou de la femme. Elle se demandait si elle prenait bien le pouls, mais la froidure du corps dissipa immédiatement ses doutes. Elle se rendit compte que plus aucun médecin ne pouvait quelque chose. La pâleur du visage ne faisait plus aucun doute sur la mort. Évidemment, elle ne toucha à rien. Qui de nos jours ne le savait pas ? Entre toutes les séries policières qui nous indiquent l'ensemble des méthodes d'investigations et les documentaires policiers, tout ceci n'avait plus aucun secret pour le commun des mortels.

Souvent, la mer charriait les corps des suicidés qui avaient pris l'endroit pour leur dernier moment de vie ou ceux d'inconscients qui n'avaient pas vu ou voulu voir les avis de dangerosité. Germaine l'avait côtoyé toute sa vie, elle savait dompter la mer et l'amadouer sans la rendre irritable.

Elle attrapa son téléphone portable placé sur sa hanche droite, elle ne s'en séparait jamais. Malgré sa réticence du début, lorsque son fils le lui avait offert pour ses soixante ans, elle trouvait l'engin bien pratique.

Surtout en cet instant.

Elle appela la Gendarmerie en décrivant la position du corps et le lieu précis où elle se trouvait. Après avoir répondu aux questions du garant de l'ordre, elle raccrocha et s'assit sur un des rochers attendant le corps. Elle scruta le cadavre, car pour elle, aucun

doute sur le destin de cette jeune fille. Son estomac tira la sonnette d'alarme.

Elle vomit.

L'adjudant chef Lambert était né à Quiberon, 55 ans auparavant. Son abnégation lui avait permis de terminer sa carrière ici.

A six heures, comme tous les matins de cette semaine, il venait de prendre son poste à la gendarmerie de Quiberon. Sa femme et ses enfants étaient en vacances chez ses beaux-parents dans le Nord de la France, à Calais exactement. Il en avait profité pour multiplier les gardes. Il pourrait ainsi s'octroyer une quinzaine de jours pour flemmarder. Il avait réservé les billets pour Sydney. Sa femme adorait l'Australie. Il lui avait concocté cette surprise pour leurs vingt-cinq ans de mariage. Elle raffolerait de ce cadeau. Il en était persuadé.

Son collègue de la nuit lui transmettait la fin des consignes quand il reçut l'appel. Déjà se dit-il.

Il écouta en silence la personne au bout du fil. En raccrochant il comprit que sa journée allait devenir un véritable marathon. Il réveilla les gendarmes Joubault et Martin et se rendit sur les lieux, sans avoir omis de prévenir le capitaine de la brigade ou du moins son répondeur, car il devait encore se trouver dans les bras de Morphée.

Il leur fallut à peine dix minutes pour se retrouver sur place. Lambert descendit le premier de l'estafette et ne vit personne au premier coup d'œil, mais en s'approchant des rochers, il saisit du regard une femme toute recroquevillée assise à côté d'un corps de femme totalement nue.

– Madame Kerlahec ? interrogea-t-il.

Elle tourna la tête vers le gendarme, livide.

– Oui.

– Venez lui dit-il en tendant la main.

Le médecin arriva derechef sur les lieux, prévenu dès l'arrivée sur place des forces de l'ordre. C'était un homme de petite taille et d'un certain âge qui officiait en tant que généraliste le reste du temps, depuis plus de quarante ans. Son cabinet se situait à Port Maria. Il assurait les éventuels cas de décès sur place avant que le corps ne soit envoyé à Lorient pour l'autopsie. Il faisait les premières constatations afin de ne pas perdre de temps. Il possédait de la poudre pour la recherche d'empreintes et des sacs plastiques numérotés pour tous les objets retrouvés sur les lieux. Il déposa sa valise sur un des rochers puis se dirigea vers Germaine Kerlahec. D'abord les vivants ! déclara-t-il à la cantonade. Lorient étant à une bonne demi-heure de route, il aurait amplement le temps de s'occuper de la défunte. Une rapide consultation le rassura sur l'état du témoin. Il s'en éloigna et commença son examen.

Le docteur Rannier porta son dictaphone à sa bouche pour enregistrer les premières vérifications :

La jeune fille est étendue sur le ventre. Elle mesure environ 1m70 et possède une longue chevelure blonde. Pas de traces de coups ni d'ecchymoses. Ses bras sont repliés sous son corps et ses jambes écartées à 45° environ. Elle est totalement nue. A première vue, en attente de confirmation ultérieure, elle ne semble pas avoir subi de violences à caractère sexuel.

Il stoppa son dictaphone.

Le docteur Rannier ramassa à proximité plusieurs papiers et petits objets qu'il rangea dans de petits

sachets transparents consciencieusement étiquetés. Malheureusement, dans les endroits publics, beaucoup des indices prélevés n'avaient aucun lien avec l'affaire en cours. Souvent, ils avaient été abandonnés par des badauds ou des promeneurs au gré de leurs escapades. Il fit signe aux deux gendarmes de bien vouloir retourner le corps.

Un cri arracha les personnes présentes aux diverses tâches qui les occupaient.

Un cri à vous glacer les sangs.

Un cri d'horreur.

Germaine Kerlahec s'était rapprochée des rochers où gisait le corps. La vision qui l'avait saisie était effroyable. La victime ne portait pas de mains. On ne distinguait que les os et les veines entourés de morceaux de chair rougeâtre. Elle ne pouvait détourner le regard de cette vision.

Le docteur Rannier remit en marche son dictaphone.

Avons retourné le corps avec l'aide de deux gendarmes ; constatons que la main droite et la gauche sont manquantes ; elles ont été tranchées à première vue par un ustensile permettant une coupe nette et précise ; je pencherais pour une hachette ou un outil de ce style. Elle ne porte pas de traces ni d'ecchymoses nous indiquant des coups éventuels. J'enveloppe les moignons des bras avec des sacs plastiques afin de les conserver. Le rictus sur son visage me permet d'affirmer avec certitude qu'elle a été torturée. La cause de sa mort pourrait être due à ces actes.

Il appuya sur le bouton arrêt de son dictaphone. Il se retourna vers l'assemblée qui avait stoppé toute

action en écoutant ses paroles. La pâleur du visage du docteur prouvait qu'il était également touché sur le plan émotif comme toutes les personnes présentes.

L'horreur frappait sans prévenir la presqu'île.

Les docteurs Jacques Le Guen et Félicien Larcher, 58 ans tous les deux, unissaient leurs efforts pour découvrir des preuves contre les scélérats qui commettent des crimes depuis plus de vingt ans. Ils avaient effectué leurs études de médecine ensemble à la faculté de Rennes. Ils en étaient sortis diplômés en 1978. Au même moment, deux postes s'étaient libérés à l'institut criminel de Lorient. Ils avaient postulé en se promettant de ne pas y rester ; la compagnie des vivants leur semblait plus intéressante. Une promesse de jeunes hommes forts de leurs certitudes.

Mais la vie est ainsi.

Les deux médecins de la police criminelle et scientifique en avait côtoyé des situations, de la plus cocasse à la plus sanguinaire, mais jamais aussi abjecte que celle qu'ils allaient affronter. Ils commencèrent par consigner les dizaines de sacs plastiques répertoriés par le docteur Rannier. Le Guen et Larcher ne trouvèrent rien de plus aux alentours proches du corps, ceci paraissait logique au vu de la configuration des lieux et la proximité de l'eau. Par contre, sur le corps, quelques fibres de couleur bleu et rouge furent archivées dans un énième sac plastique aux fins d'expertise au laboratoire. Comme l'avait pressenti le docteur Rannier, aucune empreinte n'apparut sur le corps après le saupoudrage de celui-ci. Dans ce genre d'affaire, le moindre indice revêt son importance et tout devait être répertorié. Ses pieds avaient été attachés et quelques fibres avaient

également été retrouvées. La victime avait aussi été liée par les poignets, mais malheureusement ceux-ci avaient disparu. Les mains avaient été sectionnées à hauteur de l'avant bras. La trace était sèche et nette.

L'officier de Police Judiciaire pensa immédiatement à une hachette ou une hache. L'adjudant-chef Lambert se tourna vers le docteur Rannier qui confirma d'un hochement de la tête. Pour lui, seul un outil de cette sorte pouvait laisser des coupures de ce genre. Le crime était abject et l'œuvre d'un sadique.

– Les causes de la mort ? demanda l'adjudant-chef Lambert en se rapprochant.

– Comme a dû vous le dire mon confrère, le corps ne présente aucune trace de strangulation ni aucune autre blessure apparente, hormis les mains manquantes. Je n'en sais rien à vrai dire répondit Félicien Larcher. Elle ne semble pas avoir été étouffée. Ses yeux et ses lèvres n'en portent pas les traces. L'autopsie nous en dira plus.

– Bien. Vous faites diligence, docteur répliqua Lambert en s'éloignant.

L'intuition des enquêteurs sur place et du corps médical présent les menait vers l'idée qu'elle s'était vidée de son sang. L'adjudant chef Lambert s'approcha du corps, attrapa son Polaroid et prit un cliché du visage de la victime.

Elle portait les stigmates de la douleur atroce qu'elle avait endurée.

En attendant les résultats scientifiques, on essaiera de donner une identité à ce corps pensa-t-il.

4

Sonia Brissot dormait du sommeil du juste, lorsque la sonnerie du téléphone retentit au milieu de son rêve. Le genre de rêve qui vous transporte sur une île paradisiaque, loin de notre existence, avec des cocotiers et une mer bleue azur. Il lui fallut quelques instants avant de pouvoir émerger de ses pensées magiques. Elle regarda l'heure au réveil – 6 heures 57 –. Au vu du correspondant qui avait cherché à la joindre, elle saisit immédiatement l'ampleur de la journée qui s'annonçait. Elle lui amènerait encore une fois son lot de détresse et la douleur. Madame la procureur, puisque c'était ainsi qu'il fallait l'appeler, s'extirpa de son lit bien trop grand pour elle. Depuis 15 ans, elle se vouait toute entière à la justice. Son père l'avait poussée dans cette voie, en tant que bâtonnier au tribunal de grande instance de Nancy ; Ville d'où Sonia était originaire. Sept années de droit et un premier poste au tribunal de Créteil en 1991.

Au tout début, le métier lui paraissait nécessaire et les diverses affaires dont elle s'occupait lui donnait le sentiment d'être utile. Puis en gravissant rapidement les échelons jusqu'au poste de substitut du procureur

au tribunal de Créteil, son travail devenait harassant et les affaires de plus en plus difficiles avec de plus en plus de mineurs totalement délaissés qui ne distinguaient plus le bien du mal.

Ignorants du respect.

Ne pouvant pas intervenir contre le cours de sa vie comme elle le voulait, Sonia avait désiré un poste moins exposé qu'en région parisienne. Elle ne supportait plus de remuer sans discontinuer les poubelles de l'existence des administrés dépendant du tribunal de Créteil. Elle avait appris sa mutation en revenant de l'enterrement de son père. Son paternel avait succombé à une crise cardiaque en plein prétoire. Depuis une dizaine d'années, il ne plaidait plus, mais il ne pouvait s'empêcher d'assister à certains procès. Il disait que ça le maintenait en vie. Aujourd'hui, il en était mort.

Le garde des sceaux, ami proche de son paternel, avait accédé à sa demande. Elle avait même eu le choix de la destination. Au tout début, elle avait pensé revenir dans sa région de naissance mais finalement l'attrait de la mer dont elle n'avait que rarement pu profiter dans de trop rares moments de vacances, lui avait dicté son choix. La Bretagne lui semblait idéale, un mélange de terre et de mer et certainement moins d'affaires sordides. La région lui plairait, elle en était sûre.

Elle avait planté ses valises dans le Morbihan en tout début d'année. Ce qui la surprit en premier lieu fut la vétusté des locaux du palais de justice. Cette première sensation fut rapidement balayée et puis à 41 ans, elle aspirait à autre chose. Elle voulait se poser et peut-être construire une famille. Son état d'esprit du moment était de vivre pleinement des couleurs et des

beautés de la région. Après quelques mois de boulot, elle s'était rendu compte que le métier prenait toujours plus de son temps. En province, les affaires étaient plus délictueuses que criminelles, mais le manque de personnel judiciaire et l'absence totale de moyens prolongeaient les durées des dossiers, ce qui faisait que depuis sa mutation, elle n'avait pas eu le moindre moment pour elle. Tout en écoutant le message laissé, elle attrapa l'ascenseur et descendit au sous-sol de la résidence des pins, une des plus chics de la cité alréenne. Elle s'était décidée au dernier moment pour Auray, plutôt que Lorient, pensant qu'il allait être plus facile de prendre du recul sur son travail en habitant à l'extérieur. Et puis, Sonia avait eu un coup de foudre pour le deux pièces de la résidence. Un 50 m2 plein sud avec vue sur le port de Saint-Goustan. Une petite merveille qu'elle avait équipé avec des meubles achetés dans un dépôt-vente de luxe.

Le clocher de l'église Notre Dame de Locmariaquer sonnait sept heures trente quand elle aperçut l'attroupement et l'agitation des forces de l'ordre déjà sur place. Une fois passé l'isthme, elle avait tout de suite emprunté la route menant par Portivy. Comme ça, elle ne longerait pas toute la côte sauvage jusqu'au lieu du crime. Sonia n'avait pas encore eu l'occasion depuis son arrivée de se promener dans cet endroit magique. Pour une première visite, elle aurait préféré un autre motif.

Enfin, telle est la vie songea-t-elle.

La route avait été complètement déviée afin de préserver au plus large la scène de crime, ce qui avait eu pour effet immédiat d'attiser la curiosité des quiberonnais déjà réveillés. Un gendarme contrôlait

les allées et venues, vérifiant les identités, procurant un badge d'entrée à ceux qui s'affairaient sur les lieux. Sonia gara sa voiture de fonction un peu plus loin et s'avança vers le planton. Celui-ci la reconnut immédiatement, car il la salua et lui remit un badge sans qu'elle ait eu besoin de décliner son identité.

– Mes hommages, Madame le Procureur, lui signifia-t-il en ouvrant la barrière afin de libérer le passage.

L'adjudant chef Lambert vint à sa rencontre et lui expliqua le peu de choses qu'il savait sur le meurtre, car cela ne faisait aucun doute, il était difficile pour un suicidé de se trancher les mains.

– Il s'agit d'une jeune fille d'apparemment 25-30 ans, cause de la mort inconnue, elle est totalement nue, sans signe particulier de coups sauf qu'il lui manque les deux mains que nous n'avons toujours pas retrouvées. Nous continuons les recherches dans le périmètre. La scientifique a effectué tous les relevés possibles et le médecin légiste a été prévenu. Le docteur Rannier a déjà procédé aux premières constatations en attendant son arrivée. Nous attendons votre feu vert pour emporter le corps, madame.

– Vous m'avez dit que ses mains avaient disparu ? questionna-t-elle goguenard.

– Oui, madame. Le tueur a tranché les mains de la victime.

Sonia s'approcha de la scène exacte de découverte du corps, fit semblant d'y jeter un œil. Rien que la description lui faisait tourner l'estomac, alors la vue... heureusement un drap blanc recouvrait le cadavre. Il ne manquait plus qu'elle se ridiculise. Elle avait eu un

mal fou à asseoir son autorité, elle n'allait pas tout gâcher ici.

– Qui est le légiste de garde aujourd'hui ?

– Docteur Chabert, madame.

– Très bien, dites lui de faire vite. Lambert, je veux son rapport dans la journée.

Elle lui tourna le dos et s'en alla en direction de sa voiture. Sonia ne supportait plus ce genre de crime bestial. Elle avait fui ces malades en se faisant muter ici et voilà que cela recommençait. Elle eut un haut le cœur et faillit vomir son petit-déjeuner rapidement avalé. Appuyée sur le capot de son véhicule, alors qu'elle reprenait ses esprits, elle fut abordée par un élégant jeune homme qui lui déclina son identité tout en lui exhibant une carte de presse. Sonia le détailla de la tête au pied. Il était vêtu de manière classique, un costume en lin gris et un sous-pull de la même couleur. Elle grimpa dans sa Renault de fonction, tout en le dévisageant. Son regard stoppa sur ses magnifiques yeux d'un bleu qu'elle n'avait encore jamais vu chez quelqu'un, à part dans ceux de ces magnifiques surfeurs des îles lointaines dans les magazines de son adolescence.

– Qui êtes-vous déjà ?

– Erwan Le Balch madame, d'Ouest-France !

– Je n'ai rien à déclarer pour le moment ; elle démarra en trombe.

Mignon tout plein, se dit elle.

5

Le garage était impeccablement rangé. Son utilisateur devait être un maniaque de l'ordre, cela se voyait. Des étagères bien disposées, sur lesquelles une multitude de boîtes étiquetées, consciencieusement rangées, leur donnaient un air de symétrie. Une Renault cinq de couleur orange, propre comme un sou neuf y trônait fièrement. Pas un grain de poussière, pas de tache d'huile sur le sol en ciment. On croirait le lieu inhabité. Ce garage était attenant à une longère qui n'avait pas connu de visite depuis quelques mois. Son propriétaire était décédé dernièrement et les héritiers, ses petits enfants vivaient en région parisienne. D'ailleurs un grand panneau de couleur jaune avec l'inscription « à vendre » avait été disposé sur la façade visible de la voie express.

Un homme brun d'environ 1m70 poussa une porte qui donnait sûrement sur une cuisine. La chaleur envahit le garage. Il portait un tee-shirt marin de couleur bleue et sur l'avant-bras gauche un tatouage – Un beau chalutier à l'encre noire –. Il grimpa dans la Renault, desserra le frein à main et la recula de

quelques mètres. Elle tutoya la porte coulissante en plastique blanc qui fermait cet antre.

Sur le côté droit se tenait un établi en chêne massif certainement réalisé à la main. Derrière, il attrapa une clé et déverrouilla la trappe qui se trouvait au sol et qui, quelques minutes auparavant était cachée par la voiture. Il appuya sur le bouton qui se trouvait en dessous de celle-ci et une poulie se mit en action. Le bruit de la chenille plongeait l'homme dans un état d'excitation extrême. Un rictus de plaisir apparût sur ses lèvres.

Un crochet de boucher fit son apparition au milieu du garage, un corps, à son croc, se balançait.

Son œuvre.

La belle blonde s'était vidée de son sang, plus une goutte ne perlait de ce corps blafard. Quarante-huit heures et elle était devenue totalement sèche et froide. Il l'avait entendu hurler dans son for intérieur lorsqu'il lui avait tranché les mains. Rien qu'à ce moment-là, il avait joui. Il se sentait d'humeur légère, car son fantasme allait atteindre son paroxysme, il allait pouvoir s'en débarrasser.

Il bénissait le jour où ce couple était venu le voir pour mettre en vente cette maison.

Une aubaine.

Il caressa les cheveux de sa proie tendrement, il adorait ces blondes au corps laiteux qui lui rappelait sa mère.

Ah ! Sa mère.

Son esprit s'obscurcit.

Il lui vouait un véritable culte malgré les brimades quotidiennes et les coups qu'elle lui assénait à longueur de temps. Il adorait ses mains qu'elle laissait

se balader sur son sexe lorsque le taux d'ivresse de sa mère avait atteint le seuil où ses souvenirs ne la tenaient plus. Elle le masturbait jusqu'à sa jouissance. Sa tête vrombit. Il rouvrit les yeux puis scruta la femme inerte devant lui.

Elle semblait dormir, mais les moignons rappelaient bien que la mort l'avait enveloppée de son manteau.

Il se sentit grisé par cette sensation.

« *Je suis le maître du monde, celui qui décide de ton sort, compris* » lui hurla-t-il en lui caressant le sexe. « *T'aimes ça, sale garce* ».

Il se releva et se dirigea vers un mannequin, sur lequel il avait greffé les deux mains récupérées sur sa victime. Il sortit son sexe et le coinça entre les deux mains, les dirigea pour bien le masturber. Il ne quitta pas la blonde des yeux tout à son action. Il accéléra le rythme et jouit rapidement.

Le visage de sa mère revint hanter son âme.

Une fois son affaire terminée, il se colla contre le corps froid.

Il lui coupa une mèche de cheveux, son trophée. Le mit dans un bocal déjà quelque peu rempli, s'assit un moment par terre et contempla ce corps qui oscillait légèrement accroché à ce croc de boucher. C'était si beau. Il frissonnait de plaisir. Fier du travail accompli, il apporta la dernière touche à son œuvre « *Voilà, tu es prête, maintenant* » lui marmonna-t-il à l'oreille.

Il jeta un œil par la fenêtre, la lune était bien haute, minuit avait sonné depuis quelques minutes.

C'est le bon moment pensa-t-il.

Il alla décrocher le corps, le posa sur un plastique identique à ceux utilisés dans les abattoirs. Il lui noua

les bras et les pieds, puis la roula à l'intérieur, en la saucissonnant.

« *Ton heure de gloire est arrivée, ma chérie* » lui susurra-t-il.

Il souleva le corps plastifié, le jeta à l'arrière de la Renault cinq et démarra. Dans ce lieu reculé, personne ne se souciait de ce que faisait le voisin, en apparence du moins.

La nuit était silencieuse.

Sur le trajet, il sifflota pour se libérer d'un poids, comme lorsqu'il était jeune et qu'il se cachait dans les rizières du Cambodge. A chaque transport, il repensait à son enfance dans ce pays d'Asie où son père avait effectué sa carrière militaire. Il y avait laissé sa vie, disparu en mer alors qu'il n'avait que 12 ans. C'est à cet instant que sa vie avait basculé. Il avait écumé les bars des quartiers chauds de la ville s'offrant à des marins esseulés. Il les voyait combler en lui le manque de ce père absent et la totale ignorance qu'avait sa mère envers lui.

Ce soir, il se sentait bien et apaisé maintenant.

La circulation était fluide à cette heure très tardive, les autochtones ayant déjà regagné leurs pénates tranquillement. Cette fois-ci, il la déposerait à Saint Pierre Quiberon, il faut varier les plaisirs se dit-il.

« *Pour toi ma chérie, j'ai choisi la plage de Kéraude. J'espère que cela te convient* » lui annonçait-il en se retournant.

Il rit à gorge déployée. C'était la morte saison, les flots de touristes avaient disparu depuis longtemps, reprenant leur train-train quotidien. L'endroit n'était pas trop fréquenté, seules quelques maisons étaient occupées à plein temps, les autres servaient de

résidence secondaire. Il n'y avait que peu de risque que les poulets le contrôlent par inadvertance. Les gendarmes de la presque île ne sortaient que très peu hors saison. Ils profitaient de cette période plus calme pour souffler et prendre leurs congés. Après avoir passé Kerhostin, il emprunta la route sur la gauche au feu, jusqu'au rond point de la rue De Gaulle puis roula encore 20 mètres et vira sur le parking situé sur sa gauche. Le lieu idéal en fait, les rares habitants des maisons voisines ne pouvaient l'apercevoir.

Arrivé à destination au fond du parking, il se dirigea dans le sentier réservé aux piétons qui assurait la jonction avec la plage. Habituellement, un poteau en bois en plein milieu en interdisait l'accès à tous véhicules, mais là, l'obstacle avait disparu, sûrement fatigué lui aussi d'une saison pleine de touristes. Le chemin d'abord carrelé puis sablé, d'une longueur de 50 mètres environ n'était pas visible de la route. A sa droite, un mur d'enceinte de plus de quatre mètres de haut, le cachait complètement et de l'autre côté dans sa première partie, un muret entourant un jardinet mal entretenu. En avançant un peu plus vers la plage, une bâtisse de trois étages qui servait de résidence estivale, vide à cette période de l'année. Il gara la voiture en marche arrière au bout du chemin. En descendant de la Renault, il écouta les bruits aux alentours. Un silence rassurant le fit passer à l'étape suivante. Il ouvrit le coffre et tira le corps hors de la voiture. Il le traîna vers le chemin côtier qui surplombe l'accès à la plage et fit une pause. Abandonnant le paquet un instant, il fit cinquante mètres le long du chemin afin de s'assurer de sa seule présence. Personne à l'horizon. Les maisons longeant la plage avaient un accès direct vers celle-ci, mais

hors saison, elles restaient désespérément inoccupées. Il revint sur ses pas et jeta un œil en direction du port d'Orange. Là aussi, tout était calme. Pas une lumière sur les façades des immeubles dont quelques appartements seulement étaient occupés à l'année. Il reprit son souffle. Il se saisit de son colis et le plaça sur son épaule droite. Le corps était plus pesant qu'il ne lui avait semblé auparavant.

« Tu as les os très lourds, dis-moi ».

Il descendit les marches d'accès à la plage. Une fois sur le sable, il marcha encore une dizaine de mètres et plaça le corps sur les rochers attenants à l'escalier en pierre d'accès. A cet instant, il posa son fessier sur les rochers, alluma une cigarette, huma l'air. Boris adorait ça, il le faisait déjà lorsqu'il avait douze ans avec son père. Au Cambodge, ses parents partageaient une maison avec une famille d'autochtones, près de la mer. Déjà, il aimait regarder l'horizon, écouter le bruit des vagues. En défaisant le plastique enroulant le corps, il se retrouva rapidement en transe, complètement trempé. D'habitude, il n'aimait pas être dans cet état là mais, ce soir en assouvissant cette pulsion, il redevenait enfin lui-même.

Il souffla deux secondes avant de poursuivre, il caressa le corps une dernière fois, sa poitrine, son sexe et lui massa les cheveux. Il le libéra de ses entraves, puis le laissa rouler sur le ventre, il prit bien soin de l'installer, les bras sous le corps, les jambes à 45°, la tête légèrement sur la droite regardant la plage. Il se recula de quelques pas et regarda son œuvre.

Il était en sueur.

Il aimait ce silence qui s'ensuivait, qui lui nettoyait l'esprit. Il jeta un coup d'œil aux alentours, personne

ne s'était aventuré dans les lieux, aucun bruit ne lui parvenait. Les riverains devaient dormir sans se soucier de ce qui se passait à leurs portes.

Il se frotta les mains et rebroussa chemin. Il veilla à ne pas oublier le plastique. Il ferma le coffre, remit le contact puis sortit lentement du sentier puis du parking. Il repartit par Kerhostin et Penthièvre, l'axe principal d'accès à la presqu'île, franchit l'isthme et ne croisa pas une voiture jusqu'à Plouharnel. Il continua en direction d'Auray et emprunta la bretelle d'accès à la voie express en direction de Vannes. Quelques kilomètres plus loin, il aperçut la longère. Une fois sur place, Il rangea la Renault 5 puis referma la porte du garage. Il traversa la cour se trouvant devant la maison et enjamba la glissière de sécurité. Il se retrouva sur la voie express. A peine cinq cents mètres plus loin il pénétra dans sa Mercedes qu'il stationnait toujours sur l'aire de service la plus proche. On n'était jamais trop prudent.

Boris ferma les yeux et savoura cet instant.

De retour à Lorient, il parqua son véhicule le long des quais. Avant de rentrer chez lui, il fit un crochet par le bar tabac du port, le seul à être ouvert à cette heure si matinale, quelques boit-sans-soif sans famille trinquaient déjà. Ils ne levèrent même pas la tête à son entrée.

– Salut, Joe ! Sers moi un demi très frais, lança-t-il en levant le bras.

Boris se rendait toujours dans cet endroit un peu mal famé, mais il aimait l'ambiance qui lui rappelait ses après-midi passés avec son père au Cambodge. Dans ces pays lointains, ce genre de troquet est monnaie courante. Boris avait sympathisé avec le

patron quelques jours après son arrivée dans le Morbihan. Il avait tout de suite remarqué son tatouage et pensait qu'il était marin. Boris lui avait raconté qu'il avait dessiné sur son bras ce chalutier celui que son père voulait acheter pour son retour en France. Avant qu'il se noie, là-bas. De plus, Joe avait été dans quelques galères comparables aux siennes, il y a quelques vingtaines d'années. Ils avaient connu les foyers d'accueil pour adolescents difficiles tous les deux. Tout ceci avait finalement rapproché les deux hommes.

– Salut Boris. Dis-moi ça n'a pas l'air d'aller demanda-t-il tout en le servant.

Occupe-toi de tes fesses, Joe ! Ok !

Joe s'éclipsa sans demander son reste et retourna derrière le comptoir à ses occupations. Avant de partir, Boris acheta trois cartouches de cigarettes et s'éclipsa. Fumer lui était indispensable pour se relaxer. Des Pall Mall. Il avait toujours acheté cette marque, la plus vendue au Cambodge.

Il paya en liquide et rentra directement chez lui. La nuit l'avait éreinté et le petit matin pointait. Son appartement était simple et chichement meublé. Quelques objets de décoration lui rappelant son enfance asiatique. Dans la cuisine, une table en formica, un vaisselier identique et quatre tabourets en bois habillaient l'espace. L'unique pièce à côté ne possédait qu'une table basse en verre et un clic-clac acheté chez Conforma. La banquette était dépliée. Il s'affala dessus en soupirant. La nuit avait été scintillante. Après avoir allumé la télévision, il ferma les yeux et s'endormit.

Fier du travail accompli.

6

Depuis la découverte du corps d'Isabelle Verhaege, trois semaines s'étaient écoulées, pourtant l'enquête piétinait. Toutes les pistes semblaient avoir été étudiées, mais aucune n'avait apporté quelque chose de probant. Dans ce genre de crime, deux cas de figure sont abordés. Le premier étant un crime commis par un proche surtout que le mari n'avait signalé sa disparition que quarante-huit heures après. Naturellement, ce fait avait légitimement poussé les investigations de l'adjudant-chef Lambert dans cette direction. Après quelques jours, les enquêteurs avaient lâché cette piste. L'emploi du temps annoncé par le mari concordait avec la réalité et ne lui octroyait aucun créneau pour commettre un crime éventuel. Il est militaire sur la base de Lann-Bihoué et se trouvait en manœuvre avec son unité. Lambert l'avait cuisiné lui-même et à son grand regret mis hors de cause rapidement. Le second cas de figure est le crime d'un rôdeur ou d'une personne de passage mais l'acte barbare en lui-même – les mains tranchées – laissait plutôt présager d'un meurtre prémédité et

bien préparé. Malheureusement, personne n'avait rien remarqué d'anormal.

Personne.

Les proches et les collègues de la victime s'étaient inquiétés puis avaient vaqué à leurs occupations en pensant qu'elle était souffrante. Pendant les dix jours de sa disparition, dans la tête de certains d'entre eux germaient les plus effroyables scénarios. Ils n'avaient jamais osé en faire part à autrui, mais aucun d'eux n'avaient imaginé un seul instant ne plus la revoir vivante.

La presse locale avait relaté avec forces détails cette affaire avec photo de la victime, entretien avec le mari et petite diatribe du maire de la commune. Les jours avançant, cela s'était calmé, d'autres faits méritant plus d'attention.

L'adjudant-chef Lambert et ses hommes avaient réussi à la minute près à déterminer l'emploi du temps de la victime. Ce jour-là, Isabelle, professeur de français au collège Jacques Prévert avait disparu alors qu'elle rentrait à pied à son domicile situé avenue du maréchal Foch, soit à quelques encablures du collège. Le mari avait trouvé la maison vide en rentrant de son travail.

Les enquêteurs avaient reconstitué les dernières heures de la journée du 10. Elle avait quitté le collège vers 16 heures 30, puis avait remonté l'avenue de la mer pour faire quelques achats, tout d'abord dans un magasin de vêtements, puis un magasin d'objets et de décoration intérieure où la responsable l'avait formellement identifiée sur la photo que lui avait présenté l'adjudant chef Lambert quelques semaines plus tard. Elle n'avait rien d'autre à ajouter. Aucun

incident n'avait éveillé son esprit. Les enquêteurs avaient tout décortiqué mais seulement, personne n'avait rien remarqué d'inhabituel. Les détails s'effacent si rapidement dans l'inconscient des témoins qu'au-delà de 48 heures, il est difficile de déterminer avec exactitude la véracité des dires. De plus, l'enquête avait pris du retard, car deux semaines avaient été nécessaires à son identification.

Isabelle Verhaege était portée disparue depuis le 10 octobre, soit 14 jours avant sa découverte. Jusqu'à présent, les investigations n'avaient pas permis de savoir où la victime avait séjourné.

Les analyses n'avaient pas apporté le lot de bonnes nouvelles habituelles. Les fibres retrouvées autour de ses chevilles provenaient d'une corde basique que l'on trouve dans tous les magasins de bricolage du coin. De plus aucune trace ADN n'avait été retrouvée sur les lieux. L'autopsie avait confirmé ce que l'on craignait, les mains avaient été tranchées ante-mortem. En gros, elle s'était vidée de son sang pendant des heures. Il s'agissait de la cause de la mort.

Elle n'avait pas perdu connaissance immédiatement, mais après avoir enduré d'atroces douleurs.

L'horreur personnalisée.

L'adjudant chef Lambert n'avait pas cessé d'éplucher le dossier, tout comme le procureur qui l'avait excusé des autres dossiers afin qu'il s'y consacre entièrement. C'était la première fois qu'il travaillait de concert avec Sonia Brissot. Sa réputation l'avait précédée et ne semblait pas usurpée. Cette femme lui était apparue froide, mais à son contact il avait été subjugué par sa rigueur et avait ressenti ce

charisme qu'elle dégageait. Il en avait été même impressionné et pourtant il en avait vu d'autres.

Tous les matins, elle allait aux nouvelles et l'hospitait à chaque occasion, sur la lenteur des résultats. Lambert était persuadé qu'elle ferait tout pour confier cette enquête à la police Judiciaire de Lorient.

La rumeur disait que Madame le Procureur et le Commandant Pennec, patron du pôle judiciaire avaient été amants autrefois.

Et les rumeurs...

Il était encore dans les pages du dossier lorsque la sonnerie de son portable déchira le silence. Il écouta son interlocuteur sans broncher, dodelinant de la tête et usant d'onomatopées pour montrer son intérêt, seul son visage trahissait la gravité des propos de son interlocuteur. Il raccrocha, se gratta le menton, referma le dossier de couleur bleue et s'empara du combiné noir positionné devant lui sur son bureau. A la première sonnerie, quelqu'un décrocha :

– Procureur Brissot, s'il vous plaît... Oui, je patiente... Lambert attrapa un stylo se trouvant sur son bureau et tapota son dossier en patientant.

– Oui, Lambert.

– Mes hommages, Madame, nous avons un autre corps !

Les gendarmes de Quiberon avaient rapidement délimité la scène de crime, car en ce dimanche ensoleillé, beaucoup de badauds traînaient sur la plage de Kéraude à Saint Pierre Quiberon ; la plupart des habitants du coin préféraient ce lieu à la grande

plage du casino souvent prise d'assaut par les touristes et les citadins en week-end.

Le corps avait été déposé sur les rochers le long de l'accès à la plage, il était sur le ventre, totalement nu. Les bras coincés sous le reste du corps, les jambes écartées à 45°. Il s'agissait d'une femme aux cheveux blonds ondulés et à la peau extrêmement blanche.

Sonia Brissot et l'adjudant chef Lambert arrivèrent sur place dans le même temps. D'emblée, ils notèrent les similitudes dans le positionnement du corps et celui d'Isabelle Verhaege, trois semaines plus tôt. Ils se regardèrent et surent tout de suite que l'enquête allait s'avérer encore plus compliquée que prévu.

Sympathique les dimanches bretons, pensa Sonia.

Le gendarme Jubault héla Lambert en lui faisant signe de venir. Il s'excusa auprès de Madame le Procureur et s'avança vers son collègue. A ses côtés se tenait un petit homme d'un certain âge, tenant en laisse un cocker qui ne pensait qu'à jouer sur la plage. Il tirait sur son maître qui lui semblait ailleurs. Le teint blafard de son visage indiquait le choc qu'avait suscité en lui sa découverte.

– Adjudant-chef, mes respects. Voilà Monsieur Leclerc qui a découvert le corps en promenant son chien.

– Monsieur, répondit Lambert en portant sa main droite à son front.

– Monsieur Leclerc habite un des appartements situés en façade du port d'Orange poursuivit le gendarme.

– Bien Jubault. Avez-vous vu quelque chose, monsieur ? demanda-t-il impatient.

– Oui, Monsieur l’adjutant-chef, comme je le disais à votre collègue, je ne dors pas la nuit. A mon âge, les insomnies sont fréquentes et je prends des cachets pour m’aider à dormir...

– ... Venez en au fait coupa sèchement Lambert.

– Bien, bien, monsieur. Donc comme j’allais vous le dire, vers minuit et demi, j’ai regardé par la fenêtre de ma salle. Vous savez, elle donne en plein sur la plage et j’ai vu une personne qui quittait la plage. Elle a disparu dans le sentier.

– Le sentier ?

– Oui, adjudant-chef, la voie réservée aux piétons qui mène au parking continua-t-il en montrant la direction du doigt.

– Vous souvenez vous à quoi ressemblait cette personne, monsieur... ?

– ... Leclerc, malheureusement non adjudant-chef, je suis désolé. Il faisait sombre et...

– ... Ce n’est pas très grave, monsieur, merci beaucoup. Je vous demanderai de passer à la gendarmerie dans la journée pour enregistrer votre témoignage, si cela ne vous dérange pas.

– Je le ferai monsieur, lui lança-t-il avant de s’éloigner tenant son cocker par le collier.

Lambert s’était déjà éloigné, un brin d’agacement se lisait dans sa démarche.

Dans un premier temps, le chef de l’enquête avait défini les priorités pour ses hommes. La chasse à l’indice, traces de pneus, déchets dans les poubelles, tout devait être passé au peigne fin. L’adjutant chef Lambert avait délimité le périmètre de recherche au sentier de la plage ainsi qu’au parking, puisque c’était

par ici qu'était arrivé le tueur. Il coupa les effectifs en deux groupes : le premier recherchait tous les indices sur la plage jusqu'à celle de Poulperneau.

Le deuxième groupe s'occupait d'un secteur délimité par la rue De Gaulle remontant au rond point puis l'impasse Jean Rio jusqu'à l'école Saint Joseph. Tous les jardins, maisons, impasses avaient été visités dans toutes les rues avoisinantes avec comme point de jonction le parking.

Dans un second temps, il raconta son entrevue avec monsieur Leclerc à Madame le Procureur qui n'avait que moyennement apprécié d'avoir poireauté seule dans le froid.

Voilà qui n'allait pas réchauffer les relations entre la justice et la gendarmerie pensa-t-il.

Elle attendit le retour des diverses recherches voisines amorcées dans le quartier par les forces de l'ordre. Puis elle prit congé.

La scientifique sur place reprit un à un tous les emplacements où les forces de l'ordre avaient repéré quelque chose pouvant s'avérer intéressant pour la suite, notamment des traces de pneus ou de pas.

Le docteur Chabert arrivé sur les entrefaites, s'occupait du corps. Il l'avait déjà retourné et placé sur le dos à quelques mètres du rocher où il avait été initialement déposé. Il enfilait les moignons dans des sacs plastiques.

– Alors ? Questionna Sonia en s'approchant.

– En attente de confirmation par l'autopsie, il s'agit du même tueur qu'il y a trois semaines lui répondit-il sans prendre la peine de la regarder.

– Faites au plus vite, Docteur, pour votre rapport.

– Comme toujours, lança-t-il d'un ton acerbe.

Quelle personne désagréable, songea-t-elle.

Se retournant, elle fut prise d'un étourdissement certainement dû à la cruauté des blessures affligées à la victime. Elle se retint à la rambarde et scruta la foule. Elle remarqua parmi elle, le journaliste d'Ouest-France.

Il lui sourit en s'approchant d'elle. Elle le toisa.

– Monsieur Le Balc'h c'est ça ? Je ne vous dirai rien, lui lança-t-elle en grim pant dans sa voiture sans attendre sa réponse.

Pour l'instant du moins.

7

De retour au palais, Sonia était dans un état d'excitation inhabituelle. Elle ne savait pas trop à qui l'accorder, Lambert et ses attitudes énervantes ou au journaliste d'Ouest-France doté d'un charme qui la mettait dans tous ses états. Elle s'assit dans le fauteuil de type voltaire qui se trouvait sur la gauche de son bureau. Sur la table basse, se tenait quatre verres en cristal et une bouteille de whisky. Malgré l'heure matinale, elle se servit une rasade.

Elle ferma les yeux et pensa au journaliste qu'elle trouvait totalement à son goût. Un beau brun au regard malicieux. Sous sa chemise, on devinait des pectoraux entretenus par une visite régulière au gymnase.

Rapidement, ses pensées dévièrent et elle se sentait déjà mouillée. Sa main droite descendit et passa sous son pantalon. Elle stoppa son errance manuelle sur son clitoris. Elle tripota son bouton pendant un long moment. Elle goûta ses minutes de plaisir.

De répit.

Avant de passer les deux coups de téléphone qu'elle désirait, elle se changea. Elle ôta son jean et son gros pull en laine qu'elle avait enfilé rapidement ce matin et attrapa dans son armoire une jupe et un chemisier bleu. Elle retira ses sous-vêtements trempés et laissa l'air libre jouer avec son sexe. Sonia Brissot était une femme au fort tempérament. Elle adorait les plaisirs de la vie et sortait beaucoup la nuit du temps de son poste en région parisienne, mais sa vie de patachon ne l'avait jamais empêché d'effectuer son travail correctement.

Depuis sa mutation, elle ne pouvait pas dire que les nuits morbihannaises étaient trépidantes. Les affaires délictueuses et criminelles du secteur lui prenaient tout son temps, mais malgré tout, elle parvenait à conserver ses horaires de fonctionnaire. Et beaucoup de fatigue morale.

Des souvenirs remontaient à la surface. C'est lors d'une de ses virées nocturnes qu'elle avait rencontré Alain Pennec et son collègue Sam Lesniak. Des nuits de fête et de débauche comme seule la région parisienne savait en fournir. Pendant trois années entières, elle avait fréquenté les nuits de folie de Pigalle en leur compagnie. Finalement, les affectations des uns et des autres les avaient séparés inexorablement. Mais l'existence nous ramène nos souvenirs dans la réalité. Pour elle, cela avait été le cas.

Le hasard avait voulu qu'Alain soit devenu le commandant de la Police judiciaire de Lorient et c'était à lui qu'elle allait téléphoner en premier lieu, en ce dimanche.

Malgré l'heure matinale, Le commandant Pennec était déjà à son bureau. Depuis sa mutation, il assurait